

**Corinne Grenouillet**  
**Maître de conférences à l'Université de Strasbourg**  
**« Dire le travail dans la littérature contemporaine »**  
**30 mars 2016 – Lycée Oberlin**

<b>Bibliographie sélective.....</b>	<b>1</b>
<b>Ouvrages en prose concernant le travail (bibliographie sélective) .....</b>	<b>1</b>
Quelques témoignages.....	1
Enquêtes et entretiens avec des ouvriers .....	1
Récits de filiation ouvrière.....	2
<b>Quelques romans .....</b>	<b>2</b>
Collectif (recueil de nouvelles) .....	2
<b>Travaux universitaires.....</b>	<b>2</b>
Monographies.....	2
Ouvrages collectifs et revues.....	3
<b>Extraits de romans et de témoignages .....</b>	<b>3</b>
[Anonyme] Anthony, ouvrier d'aujourd'hui.....	3
BEINSTINGEL Thierry, <i>Retour aux mots sauvages</i> , Paris, Fayard, 2010 .	4
DESSAINT Pascal, <i>Les Derniers Jours d'un homme</i> , Paris, Rivages/Noir, 2010	5
EMMANUEL François, <i>La Question humaine</i> , Stock, 2010.....	6
FILHOL Élisabeth, <i>La Centrale</i> , Paris, Gallimard, 2010.....	6
KERANGAL Maylis de, <i>Naissance d'un pont</i> , Paris, Verticales, 2010 .....	7
MALET Jean-Baptiste, <i>En Amazonie. Infiltré dans le « meilleur des mondes »</i> , Fayard, 2013. ....	8
SALVAYRE Lydie, <i>La Médaille</i> , Paris, Seuil, 1993. ....	9
SAM Anna, <i>Les Tribulations d'une caissière</i> , Stock, 2008.....	10
SONNET Martine, <i>Atelier 62</i> , Cognac, Le Temps qu'il fait, 2008. ....	11
TAVARD Guillaume, <i>Le Petit grain de café argenté</i> , Paris, Le Dilettante, 2003.....	11

## Bibliographie sélective

### OUVRAGES EN PROSE CONCERNANT LE TRAVAIL (BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE)

#### Quelques témoignages

- [ANONYME] *Anthony, ouvrier d'aujourd'hui*, Seuil, Raconter la vie, 2013.
- AUBENAS Florence, *Le Quai de Ouistreham*, Paris, L'Olivier, 2010.
- BELLANGER Jean, *Combat de métallos. Les Cazeneuve et la machine outil de la Plaine Saint-Denis (1976-1979)*, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier/Les Éditions ouvrières, 2013.
- DURAND Marcel, *Grain de sable sous le capot : Résistance et contre-culture ouvrière : Les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)*, préface de Michel Pialoux, Marseille, Agone, 2006.
- ISNARDS Alexandre de, et ZUBER Thomas, *L'Open space m'a tué*, Paris, Hachette Littératures, 2008.
- LEVARAY Jean-Pierre, *Putain d'usine*, Montreuil, L'Insomniaque, 2002.
- MALLET Jean-Baptiste, *En Amazonie : infiltré dans le « meilleur des mondes »*, Fayard, 2013.
- SAM Anna, *Les Tribulations d'une caissière*, Stock, 2008.
- SWIATLY Fabienne, *Gagner sa vie*, Lyon, La Fosse aux ours, 2006.

#### Enquêtes et entretiens avec des ouvriers

- BAGOT Laurence, *Ceux de Billancourt*, Les éd. de l'Atelier, 2015.
- BON François, *Daewoo*, Paris, Minuit, 2004.

- FAJARDIE Frédéric H., *Metaleurop, Paroles ouvrières : Entretiens avec des ouvriers de Metaleurop*, Paris, Mille et une nuits, 2003.
- GOUX, Jean-Paul, *Mémoires de l'enclave* (1986), Arles, Actes Sud, 2003. [Première éd. : Mazarine]
- PATTIEU, Sylvain, *Avant de disparaître, chronique de PSA-Aulnay*, Plein Jour, 2013.

### **Récits de filiation ouvrière**

- AVENAS, Denise, *Réconciliation, Mountarem*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2003.
- BON, François, *Mécanique*, Lagrasse, Verdier, 2001.
- CASTINO, Didier, *Après le silence*, Paris, Liana Lévi, 2015.
- FILIPPETTI, Aurélie, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, Paris, Stock, 2003.
- LEVARAY, Jean-Pierre, *Du parti des myosotis*, préface de Nancy Huston, Montreuil, L'Insomniaque, 2007.
- MAGLOIRE, Franck, *Ouvrière : récit*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2002.
- PICCAMIGLIO Robert, *Bergame*, Monaco, Éditions du Rocher/Jean-Paul Bertrand, 2003.
- SONNET, Martine, *Atelier 62*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2008.
- STORTI, Martine, *L'Arrivée de mon père en France*, Paris, Michel de Maule, 2008.

### **Quelques romans**

- BEINSTINGEL Thierry, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010.
- DESSAINT Pascal, *Les Derniers Jours d'un homme*, Paris, Rivages/Noir, 2010.
- EMMANUEL, François, *La Question humaine*, Paris, Stock, 2000.
- FILHOL Élisabeth, *La Centrale*, Paris, Gallimard, 2010.
- HOUELLEBECQ Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, M. Nadeau, 1994.
- KERANGAL, Maylis de, *Naissance d'un pont*, Paris, Verticales, 2010.
- MANOTTI Dominique, *Lorraine connection*, Paris, Payot et Rivages, 2007.
- MORDILLAT, Gérard, *Les Vivants et les morts*, Paris, Calmann-Lévy, 2004.
- NOTHOMB, Amélie, *Stupeur et tremblements*, Paris, Albin Michel, 1999, 174 p.
- PAGES Yves, *Petites natures mortes au travail*, Paris, Verticales/Le Seuil, 2000
- SALVAING François, *La Boîte*, Paris, 1998.
- SALVAYRE Lydie, *La Médaille*, Paris, Seuil, 1993.
- STIBBE Isabelle, *Les Maîtres du printemps*, Paris, Serge Safran éditeur, 2015.
- TAVARD Guillaume, *Le Petit grain de café argenté*, Paris, Le Dilettante, 2003.

### **Collectif (recueil de nouvelles)**

- L'Entreprise*, sous la direction d'Arnaud Viviant, Paris, La Découverte, 2003.

### **Site Internet accueillant des témoignages en lien avec le travail**

<http://raconterlavie.fr/>

## **TRAVAUX UNIVERSITAIRES**

### **Monographies**

- BEAUD Stéphane et PIALOUX Michel, *Retour sur la condition ouvrière : enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, 1999.
- BOLTANSKI, Luc et CHIAPELLO, Ève, *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, nrf essais, 1999.
- DEJOURS Christophe, *Souffrance en France : La Banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1998.
- GRENOUILLET Corinne, *Usines en textes, écritures au travail. Témoigner du travail au tournant du XXIe siècle*, Classiques Garnier, 2015.
- GAULEJAC Vincent de, *Travail, les raisons de la colère*, Paris, Seuil, 2011.

- HIRIGOYEN Marie-France, *Le Harcèlement moral : la violence perverse au quotidien*, Paris, Syros, 1998.
- PAUGAM Serge, *Le Salarié de la précarité : Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- VIGNA Xavier, *Histoire des ouvriers en France au XXe siècle*, Paris, Perrin, 2012.

### Ouvrages collectifs et revues

- Dire le travail : fiction et témoignage depuis 1980*, sous la dir. de Stéphane Bikialo et de Jean-Paul Engélibert, numéro de *La Licorne* (Université de Poitiers), Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- Écrire le travail*, dossier dir. par Sébastien Le Benoist et Sophie Garoya pour les librairies du groupement *Initiales*, n° 25, 2011 [pdf en ligne]
- Intercâmbio, Revue d'Études Françaises [La Littérature et le monde du travail]*, sous la dir. de José Domingues de Almeida, Portugal, Université de Porto, II série, vol. 5, 2012. [<http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id05id1184id2581&sum=sim>]
- La Langue du management et de l'économie néo-libérale : formes sociales et littéraires*, sous la dir. de Corinne Grenouillet et de Catherine Vuillermot, Presses Universitaires de Strasbourg, 2015.
- Raison publique n° 15 : Le Travail sans fin. Discours et représentations à l'œuvre*, dossier coordonné par Sylvie Servoise, Paris, PUPS, 2011. [en ligne : <http://www.raison-publique.fr/article476.html>]

## Extraits de romans et de témoignages (ordre alphabétique d'auteurs)

### [Anonyme] Anthony, ouvrier d'aujourd'hui

Aujourd'hui, on voit des entrepôts partout. De plus en plus de gens travaillent là-dedans, comme caristes ou comme préparateurs de commandes. Il y en a d'énormes ; on m'a dit par exemple qu'Amazon avait même des centres avec plus de 3 000 personnes. Moi, j'en ai seulement connu des plus petits où bossaient trente salariés maxi. Même quand j'ai été dans de grandes boîtes comme Auchan, c'était toujours dans le petit entrepôt d'une filiale. Mais, partout, la vraie différence entre le boulot de cariste et le boulot de préparateur de commandes, c'est les conditions de travail. J'en ai fait l'expérience. Quand tu fais un travail de préparateur de commandes à pied, t'es soumis au chef qui est directement au-dessus de toi ; il est presque toujours sur ton dos. C'est facile pour lui de te contrôler. T'as plus de marge de manœuvre quand tu es cariste. Quand tu circules en chariot avec tes palettes, il y a d'abord souvent un espace plus grand. Là, le chef ne peut pas toujours être après toi. Ça permet du coup de souffler de temps en temps, en dehors des pauses. On peut par exemple se cacher derrière une pile de palettes pour parler avec un collègue. Si le chef est dans son petit local à l'entrée de l'entrepôt, on peut se téléphoner entre collègues pour signaler qu'il sort de son bureau. Quand on fait une mauvaise manœuvre et qu'une palette se renverse, j'ai vu ça plusieurs fois, il y a, ni vu ni connu, de l'entraide pour réparer les dégâts et reconstituer la palette. Cette solidarité, c'est un chouette aspect de la vraie logistique. Je dis la « vraie logistique », celle où on est cariste sur un chariot motorisé, parce que la préparation des commandes à pied, avec un panier, c'est quand même différent, moins qualifié.

Ce que j'aime assez comme cariste dans la logistique, c'est que tu fais tes choses à toi. T'es pas un numéro sur une chaîne. Tu fais « tes » palettes, tu décharges « ton » camion. Du coup, t'as un peu

un sentiment de responsabilité. C'est toi qui es aux commandes. C'est aussi ça qui donne sa particularité au travail en entrepôt. Même s'il y a vingt caristes, tu es toujours seul sur ton chariot ; tu mènes ta vie. Les autres, tu ne fais que les croiser.

**BEINSTINGEL Thierry, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010 [chapitres 13 et 14].**

**(13)**

- Boulangerie *Au Bon Pain*, bonjour, que puis-je pour votre service ?
- Bonjour, je suis client chez vous et j'aimerais une baguette et deux croissants.
- Nous allons regarder ça ensemble. Vous êtes bien monsieur/madame/mademoiselle X ? Vous habitez bien dans le quartier ?
- Oui, juste en haut de la rue.
- Donc, si j'ai bien compris, vous souhaitez acquérir une baguette et deux croissants.
- Oui, c'est cela.
- Désirez-vous profiter de notre pain à farine traditionnelle Optimum plus ?
- Oui, avec deux croissants, s'il vous plaît.
- Êtes-vous au courant de tous les avantages de notre farine Optimum plus ?
- Non, mais je viens surtout pour les croissants.
- C'est tout à fait possible, monsieur/madame/mademoiselle. Je regarde les conditions de vente et je calcule votre prix.
- ...
- Je peux vous proposer un prix total de deux euros quatre-vingt-neuf centimes. Êtes-vous d'accord avec notre offre ?
- Et avec une baguette à farine Optimum confort, ça reviendrait à combien ?
- Je calcule cette nouvelle option.
- ...
- Je peux vous proposer un prix total de deux euros quatre-vingt-trois centimes. Toutefois, la baguette à farine Optimum confort ne bénéficie pas de la garantie de remplacement car les statistiques ont prouvé que peu de nos clients y ont recours, on a donc préféré diminuer le prix de la baguette plutôt que de conserver des options inutiles.
- Mettez-moi une baguette Optimum confort et deux croissants. La garantie de remplacement ne m'intéresse pas, en effet.
- Donc, monsieur/madame/mademoiselle X, vous désirez opter pour la formule Optimum confort avec deux croissants pour le prix de deux euros quatre-vingt-trois centimes, est-ce exact ?
- Oui, c'est bien cela.
- J'effectue le nécessaire immédiatement. Ai-je bien répondu à votre demande ? Désirez-vous autre chose ?
- Non, ce sera tout.
- La boulangerie *Au Bon Pain* vous remercie. Nous vous souhaitons, monsieur/madame/mademoiselle, une excellente fin de journée.

– Bonjour, monsieur. Monsieur ?

– Excusez-moi, je rêvais... Je voudrais une baguette et deux croissants.

Ce dimanche matin, il remarque en sortant qu'il a encore oublié de saluer la boulangère.

**(14)**

Elle tient sa main et la porte devant ses yeux. Tu as de belles mains maintenant ! Elle respire ses doigts. On sent le parfum des croissants. Avant, tu gardais toujours une odeur de fer ou de plastique, quelque chose d'âcre. À son tour, il les regarde. Il fait jouer ses phalanges entre les siennes à elle, une alternance de peau mate et blanche, de finesse délicate et d'épaisseur trapue. Et puis tu avais les ongles sales. Dans la pénombre de la chambre, leurs mains mêlées semblent

douées d'une vie propre. Elles se caressent, se frôlent, s'étreignent comme si le simple contact des deux paumes suffisait à les rendre indépendantes de leur propre cerveau. Il entrechoque son alliance avec l'une de ses bagues à elle. La lumière qui filtre des volets accroche un reflet doré. On devine le grand jour dehors. J'aime les dimanches, ajoute-t-elle, en s'étirant au fond du lit. C'est vrai. Ils ne sont pas pressés, plus d'enfants à s'occuper. On peut se recoucher, faire l'amour après le petit déjeuner. Elle se redresse sur un coude. Tu te rappelles autrefois ? On appelait le lit notre île déserte. Tu faisais semblant de héler un bateau au fond de la chambre et je te retenais en criant : Pas encore, pas encore, laisse nous profiter du soleil, on prendra le prochain bateau ! Son rire est resté le même. C'était il y a longtemps, les enfants n'étaient pas nés. Elle avait entamé des études d'infirmière, elle savait qu'elle travaillerait dans un hôpital, mais elle ignorait que ce serait en tant que secrétaire dans un service de chirurgie. Il commençait son travail d'électricien. Il changeait souvent d'employeur, c'était facile à l'époque. Plus tard, à la naissance du deuxième, il est entré dans la grande entreprise dans laquelle il est resté. Ce devait être dans ces premières années que ses mains avaient commencé à s'épaissir. Des tendons saillaient sous le poignet, remontaient jusqu'aux doigts. Il avait souvent des griffures provoquées par les fils de cuivre, des éraflures lorsqu'un tournevis ripait, des brûlures provoquées par le pistolet à colle. Jusqu'à ces dernières semaines, il avait pensé que c'était dû à son métier : des gestes, des habitudes, un savoir-faire, les doigts qui savaient exactement quelle pression exercer sur l'outil, les yeux qui visaient, estimaient une distance par habitude, quatre mètres jusqu'à la boîte de raccordement, un cerveau qui calculait à l'usage le temps nécessaire, deux heures pour effectuer le câblage complet du tableau électrique. Et maintenant, son métier c'était devenu lire, parler, écouter, reformuler et tout noter dans les applications informatiques. Ce n'était pas plus facile, c'était devenu plus répétitif et immobile. Il avait perdu la faculté d'évaluer le temps, les distances. Les milliards de mouvements qu'il avait accomplis depuis le lycée professionnel avaient brutalement quitté sa mémoire. Son travail était devenu abstrait, réduit au simple déplacement d'une souris de plastique. Ce qui se passait dans les entrailles de la machine était inconnu, parfois incompréhensible. Il avait beau respecter scrupuleusement les consignes, par moments une transaction loupait, on ne le savait pas et le client n'obtenait pas son service. Il pensait que vous étiez un incapable, mais vous n'y étiez pour rien. Autrefois, quand il y avait une erreur de câblage, on s'en apercevait, vous aviez droit à l'erreur, mais maintenant il ne subsiste que des errements virtuels. À quoi tu penses ? À mon travail. [...]

**DESSAINT Pascal, *Les Derniers Jours d'un homme*, Paris, Rivages/Noir, 2010 [extrait du chapitre 3].**

L'usine Europa produisait plomb, zinc, germanium, oxyde d'antimoine et d'indium. La sécurité dans une usine de ce type consistait aussi bien à s'assurer que les bâtiments et surtout les cheminées, à cause des avions, étaient parfaitement éclairés, qu'à veiller que les gars portent toujours leur casque dans les zones à risques. C'étaient des rondes régulières et interminables dans tous les secteurs. J'étais en équipe avec Michel et nous nous partagions les unités, entre autres celle de zinc et celle de plomb, selon l'humeur et la forme de chacun. Nous traversions fonderies et ateliers de laminage. La moindre anomalie devait être constatée et obligeait à un rapport *circonstancié*. Nous avons remarqué des fissures sur des tubes d'alimentation. J'ai rédigé un rapport et les fissures se sont étendues... Le vacarme, la chaleur et les gaz nous rendaient nauséux. Je parlais aux hommes avec les mains. On ne se disait jamais grand-chose. Un signe ou deux pour se montrer, rester humains. Dans les fonderies, je ne reconnaissais personne. Je ne m'éternisais pas près du métal en fusion qui coulait dans les lingots. Je me demandais comment les gars tenaient la cadence, surtout ceux dont la tâche consistait à racler à la louche les impuretés. Quand nous revenions de nos rondes, Michel me paraissait toujours avoir pris un coup de vieux, et je devais lui faire le même effet. Avant qu'il n'ait des problèmes avec ses reins, lui-même coulait le plomb. Je lui ai demandé un jour comment il faisait. Ma question lui a semblé curieuse. « Eh ben, quoi, tu bosses, tu coules ton plomb, et tu espères que tu ne vas pas tomber dedans... » Marcher le faisait souffrir mais il ne se plaignait jamais. Nous avons travaillé ensemble pendant sept ans, jusqu'à cette fameuse nuit.

**EMMANUEL François, *La Question humaine*, Stock, 2010**

[Karl Rose, un des deux directeurs de la firme où travaille le narrateur, un psychologue du travail, a chargé celui-ci d'enquêter sur la santé mentale de Matthias Jüst (l'autre directeur). C'est ce dernier que rencontre ici Simon.]

« La question humaine, la question humaine », martelait-il. Je le revois au soir de notre troisième rencontre et je me souviens de ma peur, physique. Il m'avait appelé en fin d'après-midi pour me convoquer dans son bureau à vingt heures précises. Je ne comprenais pas à quoi il voulait en venir avec cette « question humaine ». Elle se référait certes à l'idée qu'il se faisait de ma fonction, mais pourquoi tant d'insistance. Il semblait cette fois en possession de ses moyens quoique son regard fût tendu, fixe, son ton de voix un peu déclamatoire, comme s'il récitait un texte qu'il s'était répété mentalement. De nouveau je ressentais une extrême violence derrière la solennité du discours qu'il me tenait. Je craignais à tout moment que cette contenance vole en éclats, qu'il explose en cris et en invectives. Pendant qu'il me parlait, il lissait du doigt une règle métallique posée sur son écritoire. Je ne peux pas ignorer, assenait-il, l'importance de la dimension humaine, elle demeure pour moi une constante préoccupation, c'est en vertu de celle-ci que j'ai insisté pour que vous participiez personnellement à toutes les réunions relatives aux choix fondamentaux de la société. Et si, pendant cette longue épreuve qu'a été pour nous la restructuration, je vous ai demandé d'affiner et d'affiner encore les critères d'évaluation du personnel, c'est parce que j'ai toujours eu le souci de conjuguer le facteur humain avec les nécessités économiques. Même au plus fort de la crise, sachez que je n'ai jamais ignoré combien cette question était centrale. Toute entreprise, de l'ouvrier au directeur, s'y voit un jour confrontée. De l'ouvrier au directeur, punctua-t-il. Puis il marqua un long silence, je vis sa bouche se tordre, et tandis qu'une ombre de frayeur passait dans son regard, je l'entendis déclarer à voix sombre en pesant sur chaque syllabe : je sais très bien, monsieur, je sais très bien que c'est Karl Rose qui vous a mandaté pour me surveiller. Karl Rose vous a chargé de cette tâche parce que peu à peu, en distillant des fuites mensongères, en retournant mes propres collaborateurs, il a entrepris de me déstabiliser. S'il veut m'éliminer, c'est parce qu'il sait que je dispose à son sujet d'informations intimes et compromettantes, d'une extrême gravité. Ces informations sont celles-ci, monsieur, à ce stade je n'ai plus rien à dissimuler : Karl Rose s'appelle ou plutôt s'appelait Karl Kraus. En 1936, Heinrich Himmler fonde le mouvement *Lebensborn*, littéralement : source de vie, afin de recueillir, dans des maternités et des foyers, des enfants de race aryenne, souvent sans parents. A la débâcle, beaucoup de ces enfants sont morts, certains furent adoptés par des familles allemandes, ce fut le cas de Karl Rose. Cet homme est donc un enfant *Lebensborn*, il n'en est sans doute pas responsable mais ce fait explique qu'il ait grandi dans une famille nostalgique de l'Ordre noir et qu'il ait maintenu des fidélités douteuses avec des personnages professant cette idéologie. Je dispose de preuves concrètes attestant de dons consentis par lui à une société fictive chargée de reverser ces sommes à un groupuscule d'extrême droite comprenant en son sein une milice paramilitaire. Tous ces documents sont en ma possession, monsieur, car j'ai moi aussi mes indicateurs. Et il ne m'a pas été difficile de remonter les filières. Il eut un sourire crispé, presque grimaçant. Vous comprenez maintenant, appuya-t-il, vous comprenez ? Et dans l'interminable silence qui suivit, ce long, hypnotique échange de regards, je l'entendis proférer à voix sourde des marmonnements d'où je crus saisir le mot *Todesengel* qui veut dire ange de la mort. Il y mit fin par un geste agacé, fit pivoter son fauteuil en direction de la fenêtre et me congédia sur ces paroles : à présent faites ce que vous voulez, monsieur, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire.

**FILHOL Élisabeth, *La Centrale*, Paris, Gallimard, 2010 [extrait du chapitre 1].**

[Le narrateur a été irradié et ne peut donc plus se présenter à la centrale]

Badge magnétique et code d'accès personnel. Deux chiffres, accès restreint. Quatre chiffres, accès en zone contrôlée. Un autre que moi, ce matin, s'est présenté au poste de garde, a franchi les contrôles, l'habillage, et a rejoint les gars de mon équipe pour finir le travail. A présent il se repose

en essayant de ne pas y penser, ou de penser que ça n'arrive qu'aux autres, une règle valable pour tous, le risque permanent, statistique, de surexposition, et pour lui-même l'exception qui confirme la règle, ou la pensée magique, ça n'arrivera pas. Il est jeune, j'imagine, en bonne forme physique, et son corps lui répond. Tant qu'il n'aura pas fait l'expérience contraire, il s'en tiendra là. La relève. Comme en première ligne à la sortie des tranchées, celui qui tombe est remplacé immédiatement. Dans la discipline, et les gestes appris et répétés jusqu'à l'automatisme. Il y a des initiales pour ça. DATR. Directement affecté aux travaux sous rayonnements. Avec un plafond annuel et un quota d'irradiation qui est le même pour tous, simplement certains en matière d'exposition sont plus chanceux que d'autres, et ceux-là traversent l'année sans épuiser leur quota et font la jonction avec l'année suivante, tandis que d'autres sont dans le rouge dès le mois de mai, et il faut encore tenir juillet, août et septembre qui sont des mois chauds et sous haute tension, parce qu'au fil des chantiers la fatigue s'accumule et le risque augmente, par manque d'efficacité ou de vigilance, de recevoir la dose de trop, celle qui va vous mettre hors jeu jusqu'à la saison prochaine, les quelques millisieverts de capital qu'il vous reste, les voir fondre comme neige au soleil, ça devient une obsession, on ne pense qu'à ça, au réveil, au vestiaire, les yeux rivés sur le dosimètre pendant l'intervention, jusqu'à s'en prendre à la réglementation qui a diminué de moitié le quota, en oubliant ce que ça signifie à long terme. Chair à neutrons. Viande à rem. On double l'effectif pour les trois semaines que dure un arrêt de tranche. Le rem, c'est l'ancienne unité, dans l'ancien système. Aujourd'hui le sievert. Ce que chacun vient vendre c'est ça, vingt millisieverts, la dose maximale d'irradiation autorisée sur douze mois glissants. Et les corps peuvent s'empiler en première ligne, il semble que la réserve soit inépuisable. J'ai eu mon heure. J'ai été celui qu'on entraîne à l'arrière du front, cours théoriques puis dix jours de pratique sur le chantier école, dix jours ramenés à huit comme au plus fort de l'offensive quand on accélère l'instruction des recrues pour en disposer au plus vite, et à quoi servirait d'investir davantage de temps et d'argent sur eux dont on sait que la carrière sera courte ?

**KERANGAL Maylis de, *Naissance d'un pont*, Paris, Verticales, 2010 [extrait de la partie « Marcher dans la nuit violette », au début du roman].**

Ils ne furent pas les seuls à partir. Toutes sortes de gens se mirent en marche dans la nuit violette et convergèrent vers la ville dont le nom de soda jouait comme mille épingles corrosives dans leur bouche sèche. Les annonces qui tombaient sur la Toile réclamaient câbleurs, ferrailleurs, soudeurs, coffreurs, maçons, goudronneurs, grutiers, monteurs d'échafaudage, monteurs levageurs, enduiseurs façadiers, ceux-là firent leur sac comme un seul homme, synchrones, la grande manœuvre, et prirent la route par tous les moyens. Une première vague s'enfourna dans des avions-cargos affrétés par des boîtes prestataires de services spécialisées dans la sous-traitance de main-d'œuvre – et qui procédaient vite, usant du poncif racial en vigueur, préférant à ce titre le Turc fort, le Coréen industriel, le Tunisien esthète, le Finnois charpentier, l'Autrichien ébéniste, et le Kényan géomètre, évitant le Grec danseur et l'Espagnol ombrageux, le Japonais hypocrite, les Slaves impulsifs – pour un baptême de l'air, les gars terrorisés dégoillaient leurs boyaux au fond de la carlingue. D'autres sautèrent à l'arrière des wagons de marchandises, illico secoués, le cul rebondissant contre le plancher comme sur un tatami, se calèrent contre leurs sacs qui s'entrechoquaient, bientôt saoulés de bruit et de poussière, la tête baissée entre les genoux parce que leurs yeux pleuraient. Il y en eut encore pour monter dans ces autocars qui blindent la nuit sur les autoroutes, dangers publics conduits par des chauffeurs aux yeux exorbités – manque de sommeil, coke –, transports de pauvres qui n'ont pas 300 dollars pour se dégotter une caisse sur le marché de l'occase et donc se font ramasser comme les traîneurs par la voiture-balai, voilà pourquoi ça pue tellement fort là-dedans, le velours des sièges imbibé de fatigue et de sueur froide, une odeur de pieds crevés – on sait tous que c'est là l'odeur de l'humanité – et donc ceux-là vinrent se poster sur des parkings pouraves au sortir des villes et levèrent un bras morne pour que le chauffeur s'arrête, la nouvelle de l'ouverture du chantier avait fini par faire traînée de poudre et la ville miroitait déjà dans un coin de leur cerveau ; enfin il y en eut pour venir à pied, et rien ne semblait pouvoir les faire dévier de leur trajectoire, ils rappliquèrent direct, comme des chiens, comme s'ils avaient suivi la piste d'un chiffon magique avec lequel on leur

aurait frotté la truffe, quand d'autres étaient simplement des vagabonds, des gens pour qui ici ou là c'était pareil, se faisaient une certaine idée de leur vie et considéraient avec orgueil qu'ils avaient droit à l'aventure.

**MALET Jean-Baptiste, *En Amazonie. Infiltré dans le « meilleur des mondes »*, Fayard, 2013.**

La mise en garde du manager des ressources humaines est terminée. Justine, l'une de nos formatrices, prend la parole. Malgré son visage blême et ses yeux noircis par des cernes profonds, elle déploie une telle énergie qu'il se dégage d'elle une certaine gaieté. La tête inclinée, frisant de l'index l'une de ses nattes, elle nous présente la « *safety school* », l'école des règles de sécurité, sommaires, déclinées sur des panneaux qu'elle nous lit l'un après l'autre, avant de nous faire remplir un questionnaire de vérification. Il est temps de prendre la tête d'une visite guidée de l'entrepôt. Entre deux informations importantes et le temps de longues marches à travers les hangars, je fais connaissance avec mes collègues et découvre la ruche que je viens d'infiltrer. Notre formatrice est en CDI chez Amazon. Elle pointe ici depuis l'ouverture du site en 2010. Elle travaillait auparavant dans un supermarché. Durant la traversée de l'entrepôt logistique, cette jeune mère divorcée, âgée de vingt-cinq ans, membre de l'équipe de nuit, nous dit qu'elle a déjà perdu dix-sept kilos depuis qu'elle travaille comme agent d'exploitation logistique. « Il y a parfois des gens qui tombent dans les pommes, c'est toujours quelque chose d'impressionnant au début. La première fois, cela m'a vraiment fait peur de voir quelqu'un inanimé », nous confie-t-elle, sans pour autant critiquer Amazon. Justine minore en effet la chose en expliquant que ces malaises touchent surtout « ceux qui sont dérégés par les horaires de nuit et qui ne mangent pas avant de commencer le travail ». Je découvrirai par la suite que tous les employés en charge des intégrations sont des personnes considérées comme sûres par les ressources humaines, enclines à cultiver un patriotisme que l'on pourrait qualifier d'« amazonien ». « Pour moi, ce CDI, c'est mieux que ce que j'avais quand j'étais caissière, assure-t-elle. Quand j'étais caissière, je faisais mon boulot, je rentrais chez moi, et personne ne me calculait. Ici, vous allez voir : même si le travail est très dur, on se fait des amis, on rencontre du monde. En plus, Amazon, ils paient des sorties de groupe, ils font des trucs pour nous. Il n'y a pas longtemps, ils ont fait venir des masseurs et on a eu droit à des massages pendant les temps de pause. Ils organisent aussi le “*Family Day*”, où tous les employés peuvent venir avec leurs enfants visiter l'entreprise. C'est super, ma gamine a pu voir où je travaillais et tout. Ils avaient fait venir des structures gonflables, des trampolines, et ils ont offert de la nourriture à tout le monde. »

Justine nous montre ensuite l'emplacement de l'infirmerie. Seulement ouverte de 8 heures à 17 heures, elle restera donc fermée aux travailleurs de l'équipe de nuit en cas d'accident.

Lors de notre présentation *safety school*, en plus des intérimaires affectés à la production, je rencontre deux agents de la société Prosegur, à qui Amazon sous-traite la surveillance de ses entrepôts. Multinationale espagnole de sécurité spécialisée dans la vidéo-surveillance, le transport de fonds et les systèmes d'alarme, Prosegur est implantée dans treize pays, dont la moitié en Amérique du Sud. Elle réalise plus de deux milliards d'euros de chiffre d'affaires annuel. L'un des agents de sécurité présents à nos côtés lors de la *safety school* m'explique qu'il suit la formation pour la neuvième fois. Il travaille ici depuis plusieurs mois, mais il doit suivre cette formation après chaque renouvellement de CDD, contrats que lui et les autres agents de sécurité enchaînent à outrance. Eux travaillent par rotation, jour et nuit, pendant douze heures consécutives.

Justine nous présente ensuite la méthode des « 5 s ». Elle ne sait peut-être pas que cette technique de management élaborée par Toyota pour son système de production tire son appellation de cinq mots japonais commençant par le son « s ». Transposé en français, l'acronyme de cette méthode donne « ORDRE » : « O » pour ordonner, « R » pour ranger, « D » pour dépoussiérer et découvrir des anomalies, « R » pour rendre évident et « E » pour être rigoureux. Autant dire que cette technique de management n'est pas une banale fioriture sémantique. Elle s'avère être chez Amazon le mode opératoire des managers, qui l'appliquent scrupuleusement et veillent à ce que tous les employés s'y plient. Les « 5 s » sont le dogme maison. Les cadres d'Amazon tiennent les « 5 s » pour



les principes fondamentaux qui conditionnent l'amélioration permanente de la productivité et la satisfaction du personnel.

Les répercussions de cette méthode de management se font sentir dans les moindres parcelles d'activité. Toutes les actions humaines dans le cadre du travail doivent pouvoir être évaluées, jugées, critiquées à l'aune de ce précepte définissant ce qui est bien et ce qui est mal, dans un environnement totalement standardisé, totalement inspecté, totalement surveillé, totalement normé et totalement hiérarchisé. Un environnement où chaque être humain doit se discipliner afin de mécaniser son corps et son esprit.

**SALVAYRE Lydie, *La Médaille*, Paris, Seuil, 1993 [extrait de la cinquième allocution].**

Mesdames, Messieurs, chers collaborateurs,

Partout, la concurrence est féroce. Les Japonais sont à nos portes. Les groupes s'entre-tuent. Certains coulent à pic après quelques soubresauts. Des managers mélancoliques meurent de mort violente tandis que leurs épouses avachies avalent des aspirines en buvant du Chivas.

L'économie mondiale traverse une crise d'angoisse. Les affaires périclitent. Le yen vacille. La lire chute. Les actions de Suez ont entamé une descente irréversible. Mesdames, Messieurs, nous devons coûte que coûte surmonter la conjoncture et opérer une révision drastique de nos méthodes de travail.

Pour l'ensemble de l'année, notre production se situe aux environs d'un million de véhicules. Notre pénétration est stationnaire. Le marché des exportations est plus que jamais tributaire des situations internationales, ce qui laisse subsister de grands risques sur le maintien du volume d'exportations. La Yougoslavie vient de nous jouer le mauvais tour que vous savez. Quant à la Russie, elle n'est plus qu'un tas de ruines. Total, la dégradation de notre situation financière se traduit par un endettement de quatre milliards de francs.

Le contexte moral de notre entreprise n'est guère plus réjouissant. Le nombre d'ouvriers démotivés, je dirais même je-m'en-foutistes, est en constante augmentation. L'absentéisme sévit. La désinvolture gagne.

Des cas de désespoir ont été signalés. Un homme, hier, s'est déclaré mort alors que son cœur battait. Il répétait je suis mort je suis mort. Un autre a refusé de décharger une benne. C'est consternant. Dans l'atelier 12, un Roumain s'est jeté en hurlant sur une scie tournante. Il en est mort. Ces spectacles sont un exemple lamentable pour nos travailleurs qui ont tant besoin de réconfort. Il faut y mettre un terme.

Mesdames, Messieurs, puisque l'épidémie de désespoir semble se propager à la vitesse de la foudre, nous avons décidé de tout mettre en œuvre pour enrayer le mal. Notre nation ne doit pas être sapée dans ses fondements par ces sentiments pernicieux auxquels nos classes laborieuses ne sont que trop souvent enclines. Nos experts sont catégoriques, le désespoir a une action extrêmement corrosive sur nos grandes valeurs morales sans lesquelles il ne peut y avoir ni progrès, ni patrie, ni patrons.

Afin de juguler le désastre, Mme la directrice de l'Action sociale et moi-même venons d'instaurer une politique de prévention qui disposera des armes prophylactiques les plus redoutables.

## PRÉVENONS LE DÉSESPOIR

[...]

Mais venons-en aux mesures que nous avons arrêtées, je vous vois piaffer d'impatience.

À chaque tentative de suicide ratée, le coupable subira une mise à pied d'une semaine, suivie d'une mutation irréversible dans un atelier de haute dangerosité.

Nos ateliers de haute dangerosité sont réservés à nos usines de sous-traitance. Nos usines de sous-traitance accueillent les maigres, les masochistes, les mongoliens, les Nègres, les nerveux, les nonchalants, les Arabes sains ou malsains, les terroristes repentis, les pessimistes (ce sont les pires),

les périmés, les podagres, les sujets dispensés d'efforts en raison d'une hernie inguinale ou de toute autre affection, et cetera.

Mais nous tenons à vous rassurer. Chez les individus susnommés, les effets mortifères des substances toxiques n'apparaissent pas avant une vingtaine d'années. Il n'y a pas de quoi en faire un plat ! Du reste, cancers et leucémies bénéficient, grâce aux progrès constants de la science moderne, de traitements chimiques tout à fait appropriés.

Finie la sensiblerie !

De la poigne !

Si nous voulons écraser nos rivaux étrangers, si nous voulons résister au déferlement de leurs produits et pulvériser leurs propres records, nous devons mettre la barre très haut. Nous la mettrons.

**SAM Anna, *Les Tribulations d'une caissière*, Stock, 2008 [incipit et extrait du chapitre « L'entretien d'embauche »].**

1. Je m'appelle Anna, j'ai vingt-huit ans, un diplôme universitaire littéraire en poche et une expérience de la vie à la fois particulière et banale. J'ai travaillé huit ans en grande surface, d'abord pour financer mes études et obtenir mon indépendance financière et puis, faute de trouver un emploi dans ma branche, j'y suis restée pour devenir comme on dit si bien : hôtesse de caisse.

Une caisse. Voilà qui ne permet pas de grands échanges, hormis les bips qu'elle émet régulièrement quand on scanne les différents articles. À force d'écouter ce doux bruit, j'aurais pu finir par me prendre moi-même pour un robot. D'ailleurs, les rencontres fugaces avec les clients n'aident pas vraiment à se sentir vivant. Mais, heureusement, le contact entre collègues nous a toujours permis de nous rappeler notre statut d'humain.

Et puis un jour, j'ai pris la décision de raconter mon travail et de noter les menus incidents qui surviennent chaque jour dans la vie d'une caissière lambda. Du coup, j'ai observé différemment la population qui défile derrière le tapis de caisse, j'ai regardé l'univers de la grande distribution avec d'autres lunettes, j'ai découvert un monde infiniment plus varié que je ne pensais.

[...]

## **2. L'entretien d'embauche**

Une omission de ma part pourrait vous être fatale lors de votre entretien d'embauche. Permettez-moi de corriger immédiatement cette erreur. Ce n'est pas grave si vous n'avez jamais travaillé de votre vie, si vous ne savez pas compter, si vous êtes agoraphobe ou si vous avez peur du noir, pourvu que vous soyez disponible tout de suite, que vous acceptiez le salaire mirifique proposé, que vous ayez un RIB et que vous puissiez répondre à *cette* question :

« Pourquoi souhaitez-vous travailler chez nous ? »

Eh oui, même pour être caissière, il faut avoir de bonnes raisons.

Quelques réponses en vrac pour vous donner de l'inspiration :

– Parce j'ai toujours rêvé de travailler dans une grande surface !

Si vous voulez qu'on vous croie, il faudra le dire vraiment avec beaucoup beaucoup de conviction et faire en même temps briller vos yeux d'émerveillement. Pas facile.

– Parce que ma mère était déjà caissière !

Remarque idem que précédemment.

– Parce que comme votre enseigne Champion/ Géant/Les Trois Mousquetaires... je veux être un champion/un géant/les trois mousquetaires !

Énorme, c'est vrai, mais cet esprit de winner plaît bien. Alors pourquoi pas. Attention, ce genre de réponse n'est pas déclinable avec toutes les enseignes (je veux être un carrefour...).

– Je suis étudiante. J'ai besoin d'un travail à temps partiel pour payer mes études.

Grand classique mais très convaincant. Et les managers aiment bien les étudiants, ça rouspète moins que les vieux et ça vient bosser surtout le week-end. Donc excellente réponse. Bien sûr, si vous ne faites pas d'études, il faut que vous fassiez encore assez jeune pour être crédible comme étudiant. Mais jusqu'à trente, trente-cinq ans, vous ne devriez pas avoir trop de problèmes.

– J'ai besoin de trouver un boulot pour vivre.

Réponse fortement déconseillée. Même si c'est la vérité, le manager ne vous trouvera « pas très motivée », « manquant d'esprit d'équipe », « inadaptée à l'ambition commerciale du magasin »... et risque de mettre votre candidature en bas de la pile (immense, au passage).

Mais les réponses qui l'enchanteront ne manquent pas. Pour les trouver, faites semblant d'imaginer, par exemple, que vous allez devenir notaire et pas caissière. Un peu de fantaisie, quoi !

### **SONNET Martine, *Atelier 62, Cognac, Le Temps qu'il fait*, 2008.**

Quand le père rentre du travail, sac rond fermé par une corde passée sur l'épaule, il se déshabille, se change complètement, encore une fois. Il y a eu déjà les vestiaires, les douches, les bleus sales restés à l'usine jusqu'au samedi, mais il s'écorche encore d'une peau intermédiaire, celle du chemin du retour. Il lui faut franchir un deuxième cercle pour nous rejoindre. Déshabillé, il se rase, au couteau, affûté sur une ceinture accrochée à l'espagnolette de la fenêtre de la salle de bain. Morceaux de savon à barbe dans une soucoupe et blaireau dans un bol, gestes d'une infinie précision, l'esprit entièrement occupé du glissement de la lame sur la peau. Ne pas lui parler, ou alors recevoir une seule réponse : « je me rase ». Attendre et l'embrasser. Douceur de joues neuves. Dans le sac, le matin, une gamelle (« Qu'est-ce que je vais mettre dans sa gamelle demain ? » pense tout haut soir après soir ma mère) roulée dans un torchon, et des bouteilles. Ce qu'il faut boire pour survivre à la chaleur de la forge. Sortent du sac, le soir, des bouteilles vides, un journal, parfois des objets bizarres, bouts de métal bruts récupérés « qui pourront toujours servir », parfois ses inventions un peu folles, du fer forgé, ou des objets usuels qu'il fabrique à sa manière, avec ce qu'il a sous la main. Vingt ans après sa mort, toujours ses couteaux dans nos tiroirs de cuisine, inusables, inoxydables, éternels. Dans ma cuisine encore, le rouleau à pâtisserie, branche de pommier tournée par lui. Le forgeron aime et travaille le bois aussi, comme un délassément du métal.

### **TAVARD Guillaume, *Le Petit grain de café argenté*, Paris, *Le Dilettante*, 2003 [extrait du chapitre « La meilleure technique de barista de tous les temps », p. 152-153].**

[Le petit grain de café argenté qui se fixe sur la casquette indique que son possesseur a passé son « diplôme » de *barista* chez Fresh, entreprise londonienne]

On était les mascottes du magasin et Graeme nous félicitait pour notre professionnalisme.

– Vous avez l'air de vrais pros, nous disait-il quand il passait au magasin.

– On *est* des pros, répliquait Vittorio avec son air de type intouchable.

Moi je ricanais en pensant au petit grain de café argenté.

Je sentais qu'il n'était plus très loin.

Depuis quelques semaines, avec le printemps qui se dessinait vaguement à l'horizon, la pluie qui de temps en temps la fermait cinq minutes, j'assistais aux réunions des baristas de Fresh. Tous les mardis, j'accompagnais Vittorio dans la grande salle de réunion d'un Fresh pas très loin du nôtre et on débattait avec d'autres baristas et le chef des baristas de divers problèmes concernant les baristas et on se posait des questions de baristas (« Comment se débrouiller pour servir un café encore plus savoureux plus rapidement ? » « Faut-il changer de tablier deux fois par jour ? » « Ne pourrions-nous pas avoir des chemises spéciales réservées aux baristas, avec le mot *Barista* brodé dans le dos, pour que les clients puissent voir qui on était quand nous leur tournions le dos pour préparer leurs cafés ? »). À côté de ça, je réussissais des cappuccinos parfaits (210 g) pratiquement une fois sur deux. J'étais chargé d'appeler les ingénieurs – les réparateurs de machines à café étaient des ingénieurs – quand une machine tombait en panne.

Le grain de café argenté n'était plus très loin.

Je pouvais presque le voir.

Notre technique était simple. Évidente. Déjà, on s'était aperçu que nettoyer les machines à café trois fois dans la journée assurait un débit en café plus puissant. Je leur donnais leur pilule de nettoyage dès que j'arrivais le matin, puis une autre après le rush, et une dernière à la fin de la

journée. Nos machines étaient nos alliées. On les briquait. On les protégeait. On refusait que des gens inexpérimentés s'en approchent.

– Qu'est-ce que tu fous là ? disait-on, ouvertement méprisant, quand on surprenait un nouveau en train de nous trafiquer les boutons n'importe comment.

– Je voulais juste me faire un café, disait le nouveau, terrorisé par nous les baristas.

– Non non non, disait-on, si tu veux un café tu nous demandes. Tu ne touches pas aux machines. Compris ?

– Compris, disait le nouveau.

– Alors va-t-en d'ici.

On tolérait Sophia, qui avait été barista (elle avait eu le petit grain de café argenté). Et Joanna, parce que je l'aimais beaucoup. Mais c'était tout.

Seuls Vittorio et moi avions le droit de nous servir des Cimbali. Ce qui nous ramène à notre secret.

Notre technique consistait... à ne pas nous arrêter de faire des cafés ! C'était ça, la solution! Toujours avoir deux cappuccinos prêts à partir, un latte, et du lait déjà préparé, et des bases de cafés d'avance, plein, les machines devaient continuellement pisser du café, jusqu'à la fin du rush. On ne s'arrêtait pas de balancer des cappuccinos, même quand le magasin était vide, parce qu'on savait que les clients arrivaient tous en même temps – ils sortaient du même métro – et que les cappuccinos trouveraient preneurs dans les dix secondes.

L'autre versant de cette technique, c'était la reconnaissance des clients habitués. Sophia était une excellente informatrice. Par exemple elle apercevait M. Strong Cappuccino qui s'approchait du magasin et elle nous disait « Strong Cappuccino à l'horizon », et on préparait le *strong* Cappuccino de M. Strong Cappuccino et quand M. Strong Cappuccino se radinait au comptoir on lui tendait son *strong* Cappuccino sans qu'il ait eu à le demander, ce qui emplissait M. Strong Cappuccino d'une joie à peine descriptible.

[corinne.grenouillet@unistra.fr](mailto:corinne.grenouillet@unistra.fr)

Page personnelle (site de l'Équipe d'Accueil « Configurations littéraires », Strasbourg)  
<http://ea1337.unistra.fr/ceriel/enseignants-chercheurs-du-ceriel/corinne-grenouillet/>